

Interview de Christiane Taubira

Propos recueillis par Françoise Siri

Notre Garde des Sceaux a deux marottes connues : la poésie et le jazz. Comme le Printemps des Poètes bat son plein, nous avons eu envie de lui demander son avis sur la poésie.

- *Vous aimez passionnément la culture...*

- Les cultures, je dirais, parce que je suis très attachée à la diversité des mondes, des imaginaires, et des opacités de nos imaginaires, comme disait Edouard Glissant que j'ai eu beaucoup de bonheur à fréquenter. Je parle de ces zones d'ombre que nous portons tous en nous, ces territoires qu'il nous faut pénétrer en acceptant d'être désarçonnés.

- *Que représente la poésie à vos yeux ?*

- La poésie est vraiment la parole. Quand je lis un poème, même si je le lis silencieusement, j'entends sa voix, son rythme, sa musicalité.

- *Comment vous a été transmis ce goût ?*

- Depuis l'enfance, je suis aussi sensible à la poésie qu'à la pauvreté, à la musique, aux bruits de la nature, à la beauté des paysages. Cela va ensemble : c'est l'essentiel de la vie dans le dénuement. La poésie et la musique accompagnent cette inquiétude que je porte en moi, et que je ne veux pas perdre, sur l'état du monde, de l'être, de la personne.

- *Quels sont vos poètes préférés ?*

- J'ai de vraies amours, constantes, pour René Char, Aimé Césaire, Edouard Glissant, Kateb Yacine, Antonio Machado, Pablo Neruda, Paul Celan, Mahmoud Darwich... J'aime aussi François Villon, Goethe. C'est peut-être ma passion pour le jazz qui me rend sensible à des poésies aussi différentes les unes des autres. Le jazz, qui est harmonie, mélodie, y compris dans la cassure des notes, prédispose à entendre toutes les musiques. J'aime la poésie qui bouscule le monde, qui le voudrait plus beau qu'il n'est, qui en appelle à notre intériorité. J'aime cela. Sinon, la poésie ne sert à rien.

- *Le Printemps des poètes, qui dure du 7 au 22 mars, a pour thème cette année « l'insurrection poétique ». Qu'en pensez-vous ?*

- C'est un doux pléonasme ! Toute poésie est sédition, révolte. Le Printemps des poètes a voulu rappeler l'essence même de la poésie en choisissant ce thème.

- *Quand lisez-vous ?*

La nuit. De la littérature, des essais, des poèmes. Le poème me vient en tête dans des situations précises, par exemple dans des situations paroxystiques comme un immense bonheur ou un conflit. Je n'aime pas les conflits inutiles, inféconds, mais j'aime ceux qui portent un enjeu et permettent de singulariser sa pensée, de la conforter ou la moduler et d'avancer. Le poète qui convient à ce moment-là remonte dans ma tête. Quand je lis Glissant, par exemple, je sais quelles parties de mon corps et de mon esprit sont en effervescence. Quand je lis Machado ou Neruda, d'autres parties de mon corps et de ma tête sont en émoi.

- *Vous récitez aussi des poèmes en public...*

- Je partage les poèmes à voix haute, même dans les langues que je ne connais pas ; j'ai lu des poèmes en inuit et d'autres dans la langue maya, qui livre des sons extraordinaires. Dire des poèmes, c'est offrir à goûter l'embrosie, à savourer l'hydromel, la boisson des dieux. Il faut apporter la poésie au public. Je pense qu'il y a une réceptivité à la poésie que l'on ne soupçonne pas. Avant d'être ministre, j'enregistrais comme message d'accueil sur mon répondeur deux vers d'un poème, que je renouvelais tous les quinze jours. Il est arrivé souvent que des personnes m'appellent et s'excusent lorsque je répondais, en m'indiquant qu'elles avaient appelé juste pour entendre le message et recopier les vers, ou les dire à une épouse ! Chacun est réceptif à la beauté, elle nous touche, nous caresse, nous interroge, nous secoue... pour peu que nous consentions à lui donner l'hospitalité. Les poètes sont des visionnaires. Nous touchons d'autres contrées lorsque nous acceptons de les interroger, les écouter, les lire. Si on partageait davantage la poésie, on pourrait réduire le brouhaha du monde. Ce n'est pas une vision candide. On s'est habitué à l'homme impersonnel, froid, mécanique. Mais non ! Nous sommes des êtres de sensibilité et les grands moments de l'histoire ont toujours été l'œuvre de personnes sensibles, capables de forger déjà l'idée d'un monde au-delà des chaos, comme Mandela et Martin Luther King.

- *Quelle est l'actualité de la négritude ? Est-elle dépassée aujourd'hui ?*

- La négritude reste d'actualité, car elle est un humanisme. C'est à la fois un courant littéraire, culturel et politique. Aimé Césaire l'a définie : « ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale » et lorsqu'il dit par ailleurs que ce qu'il veut c'est « pour la faim universelle, pour la soif universelle », il dit bien, tout comme Fanon, que son combat est pour l'homme, quel qu'il soit. Comme le courant de la Harlem Renaissance, la Négritude a transformé l'appréhension du monde, autant par les opprimés que par les oppresseurs, et en cela, elle reste actuelle. Avec sa plasticité et ses prolongements. Elle peut être reformulée, mais elle demeure.

- *Comment voyez-vous l'avenir du monde ?*

- Il peut s'effondrer. Mais cet effondrement, ce n'est pas la destruction des fleuves, ce n'est pas la destruction des montagnes, ce n'est même pas la destruction des êtres humains. C'est la destruction de la relation à l'autre. Les fascistes et tous les doctrinaires d'intolérance admettent la diversité de ce qu'ils croient être des races ; ce qu'ils ne supportent pas, c'est le métissage, c'est-à-dire la rencontre. Le vrai poison, c'est de laisser s'installer l'inaptitude à la relation. Et le meilleur antidote, c'est de relire les poètes.